

Le Cid, tragédie en 5 actes et en vers, de Pierre Corneille

Corneille, Pierre (1606-1684). Auteur du texte. Le Cid, tragédie en 5 actes et en vers, de Pierre Corneille. 1839.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

9341

MAGASIN

THÉATRAL,

CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.

LE CID,

Tragédie en cinq actes.

AVIS.

Nous croyons être agréable à nos nombreux abonnés en publiant sous le titre de **MAGASIN THÉATRAL** (*chefs-d'œuvre du Théâtre-Français*), un choix des meilleures pièces de ce répertoire ; cette nouvelle publication se vendra par pièces détachées.

EN VENTE :

LE TARTUFE.	8 sous.	LE MARIAGE DE FIGARO.	8 sous.
ANDROMAQUE.	8	OTHELLO.	8
CINNA.	8	LE DÉPIT AMOUREUX.	6

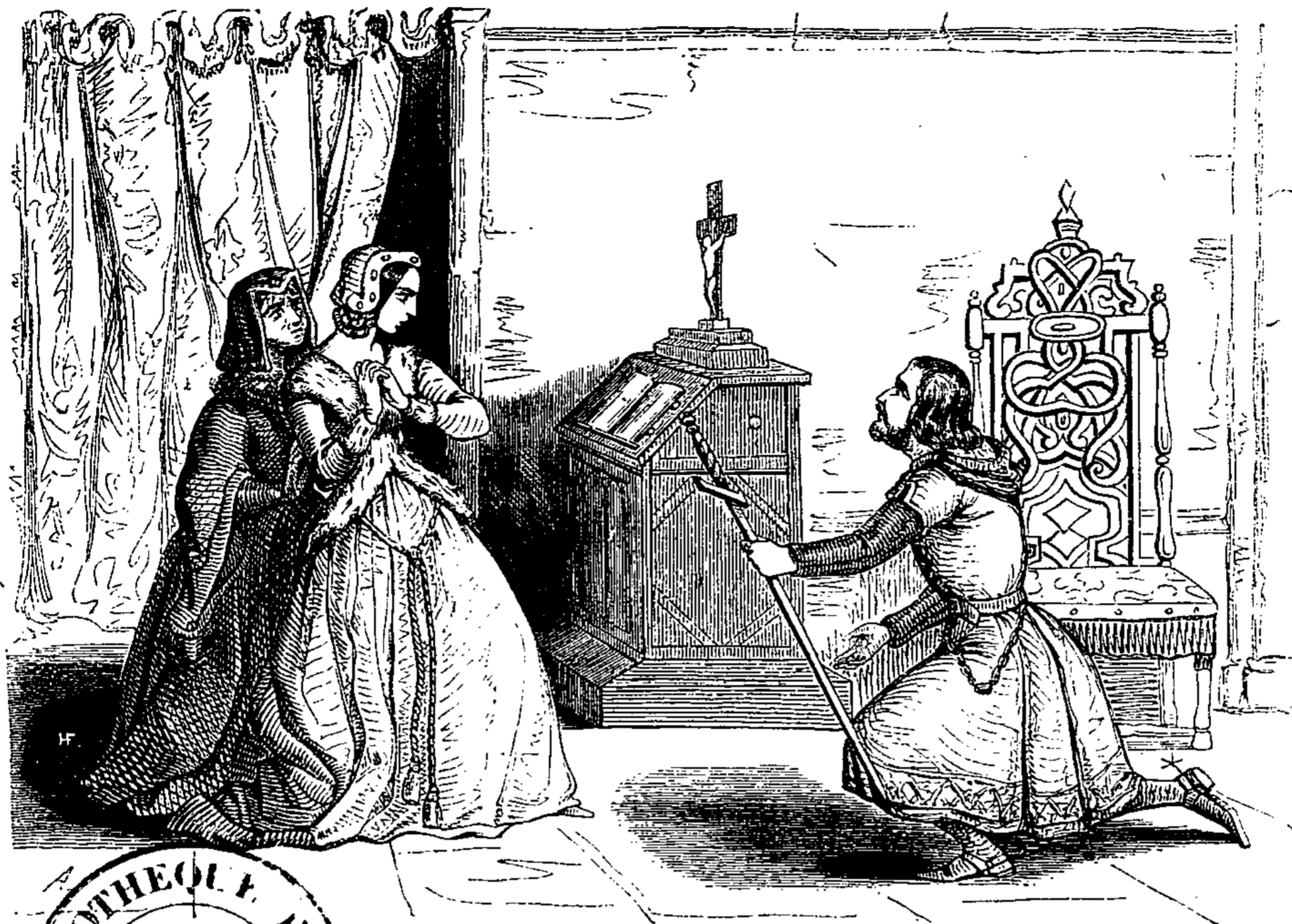
PARIS.

MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, 12.

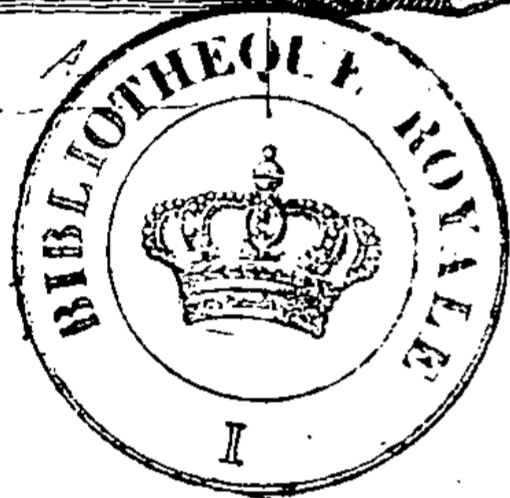
BRUXELLES.

A LA LIBRAIRIE BELGE-FRANÇAISE, MONTAGNE DE LA COUR, 26.

1839



ACTE V, SCÈNE IV.



LE CID,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

de P. Corneille,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE, EN 1636.

PERSONNAGES.

DON FERNAND, premier roi de Castille.
 DON DIÈGUE, père de don Rodrigue.
 DON GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.
 DON RODRIGUE, amant de Chimène.
 DON SANCHE, amoureux de Chimène.

PERSONNAGES.

DON ARIAS, } gentilshommes castillans.
 DON ALONSE, }
 CHIMÈNE, fille de don Gomès.
 ELVIRE, gouvernante de Chimène.
 SUITE DU ROI, GARDES.

La scène est à Séville, dans un palais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
 Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE.

Tous mes sens, à moi-même, en sont encor charmés.
 Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
 Et, si je ne m'abuse à lire dans son ame,
 Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
 Ce qui t'a fait juger qu'il approuve mon choix;

Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois pren-
 [dre;

Un si charmant discours ne se peut trop entendre;
 Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
 La douce liberté de se montrer au jour.
 Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
 Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?
 N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
 Entre ces deux amans me penche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
 Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
 Et sans les voir d'un œil trop sévère, ou trop doux,
 Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.



V. 5664
 1733

Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
 M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage;
 Et, puisqu'il faut encor vous en faire un récit,
 Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
 « Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle;
 » Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle;
 » Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
 » L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
 » Don Rodrigue, surtout, n'a trait en son visage
 » Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
 » Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
 » Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
 » La valeur de son père, en son temps sans pareille,
 » Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille :
 » Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
 » Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois;
 » Je me promets du fils ce que j'ai vu du père,
 » Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
 Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
 A tranché ce discours qu'à peine il commençait;
 Mais, à ce peu de mots, je crois que sa pensée
 Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.
 Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;
 Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
 Dans un espoir si juste il sera sans rival;
 Et puisque don Rodrigue a résolu son père,
 Au sortir du conseil, à proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
 Et si tous vos désirs seront bientôt contens.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
 Refuse cette joie et s'en trouve accablée.
 Un moment donne au sort des visages divers,
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II.

DON DIÈGUE, LE COMTE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
 Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
 Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
 Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
 Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que sont les rois, ils sont ce que nous
 [sommés;

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
 Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
 Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
 La faveur l'a pu faire autant que le mérite;

Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
 De n'examiner rien quand le roi l'a voulu.
 A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre :
 Joignons d'un nœud sacré ma maison à la vôtre;
 Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils,
 Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis;
 Faites-nous cette grâce et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts Rodrigue doit prétendre;
 Et le nouvel éclat de votre dignité
 Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
 Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince;
 Montrez-lui comme il faut régir une province,
 Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
 Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi.
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine;
 Montrez-lui comme il faut s'endurecir à la peine;
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal;
 Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
 Reposer tout armé, forcer une muraille,
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
 Instruisez-le d'exemple, et vous ressouvenez
 Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.
 Là, dans un long tissu de belles actions,
 Il verra comme il faut dompter des nations,
 Attaquer une place, ordonner une armée,
 Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

I es exemples vivans ont bien plus de pouvoir;
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
 Que ne puisse égaler une de mes journées?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
 Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille;
 Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
 Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
 Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
 Le prince à mes côtés ferait dans les combats
 L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
 Loin des froides leçons qu'à mon bras l'on préfère,
 Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
 Il verrait...

DON DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi;
 Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
 Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
 Votre rare valeur a bien rempli ma place;
 Enfin, pour épargner des discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence,
 Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritais vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÉGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÉGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÉGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÉGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas ! Moi ?

DON DIÉGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

Il lui donne un soufflet.

DON DIÉGUE, *mettant l'épée à la main.*Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.LE COMTE, *mettant aussi l'épée à la main.*

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

Ils combattent. Don Diégue est désarmé.

DON DIÉGUE, *après que son épée est tombée.*

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain

Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction, l'histoire de ta vie ;

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne lui servira pas d'un petit ornement.

DON DIÉGUE.

Épargnes-tu mon sang ?

LE COMTE.

Mon ame est satisfaite ;

Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

DON DIÉGUE.

Tu dédaignes ma vie !

LE COMTE.

En arrêter le cours

Ne ferait que hâter la parque de trois jours.

SCENE III.

DON DIÉGUE, *seul.*

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie !

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?

Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,

Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,

Tant de fois affermi le trône de son roi,

Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?

O cruel souvenir de ma gloire passée !

Ouvre de tant de jours en une heure effacée !

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !

Précipice élevé d'où tombe mon honneur !

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,

Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?

Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;

Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;

Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,

Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.

En reprenant son épée.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument,

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

Fer, jadis tant à craindre, et qui dans cette offense

M'as servi de parade, et non pas de défense,

Va, quitte désormais le dernier des humains,

Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,

Et qu'une ardeur plus noble à sa flamme succède :

Mon honneur est le sien, et le mortel affront

Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

SCENE IV.

DON DIÉGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÉGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père

L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÉGUE.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnais mon sang à ce noble courroux :

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Viens, mon fils ; viens, mon sang ; viens réparer ma

Viens me venger. [honte.]

DON RODRIGUE.

De quoi ?

DON DIÉGUE.

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ;

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage ;

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,

Je te donne à combattre un homme à redouter.

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,

Se faire un beau rempart de mille funérailles.

DON RODRIGUE.

Son nom ? C'est perdre temps en propos superflus.

DON DIÉGUE.

Donc, pour te dire encor quelque chose de plus,

Plus que brave soldat, plus que grand capitaine.

C'est...

DON RODRIGUE.

De grâce, achevez.

DON DIÉGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le...

DON DIÉGUE.

Ne réplique point ! je connais ton amour ;

Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance ;
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous
[venge.

SCENE V.

DON RODRIGUE, *seul.*

Percé jusques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon ame abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !
Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse ;
Il faut venger un père et perdre une maîtresse ;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu ! l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?
Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie :

L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une ame généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas ;
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ;
J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère ;
J'attire, ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame, et, puisqu'il faut mourir,
Mourons, du moins, sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse ;
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence,
Courons à la vengeance ;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

DON ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous ; mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut ;
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

DON ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède ;
Il y prend grande part, et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense ;
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des soumissions

Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut, à son gré, disposer de ma vie.

DON ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore, apaisez son courroux ;
Il a dit : « Je le veux. » Désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;
Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents,
Pour le faire abolir, sont plus que suffisants.

DON ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,

Jamais à son sujet un roi n'est redevable :
 Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
 Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
 Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
 Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
 Tout l'état périra s'il faut que je périsse.

DON ARIAS.

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain !

LE COMTE.

D'un sceptre qui, sans moi, tomberait de sa main !
 Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne ;
 Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

DON ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
 Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

DON ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur ; n'en parlons plus.

DON ARIAS.

Adieu donc, puisque en vain je tâche à vous résoudre.
 Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, *seul.*

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces ;
 J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces ;
 Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
 Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE III.

DON RODRIGUE, LE COMTE.

DON RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute :

Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
 La vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
 Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe !

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
 La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain,
 Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
 Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE.

Oui ; tout autre que moi,

Au seul bruit de ton nom, pourrait trembler d'effroi.
 Les palmes dont je vois ta tête si couverte
 Semblent porter écrit le destin de ma perte.
 J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
 Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
 A qui venge son père il n'est rien d'impossible :
 Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
 Par tes yeux, chaque jour, se découvrirait aux miens ;
 Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
 Mon âme, avec plaisir, te destinait ma fille.
 Je sais ta passion, et suis ravi de voir
 Que tous ses mouvemens cèdent à ton devoir ;
 Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
 Que ta haute vertu répond à mon estime ;
 Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
 Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
 J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
 Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
 A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
 On te croirait toujours abattu sans effort,
 Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

DON RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir ; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCENE IV.

DON ALONSE, DON SANCHE, DON FER-
NAND, DON ARIAS ; SUITE et GARDES, dans
le fond.

DON FERNAND.

Quoi ! me braver encore après ce qu'il a fait !
Par la rébellion couronner son forfait !
Le comte est donc si vain et si peu raisonnable ?
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

DON ARIAS.

Je l'ai, de votre part, long-temps entretenu ;
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

DON FERNAND.

Justes cieus ! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire !
Il offense don Diégue, et méprise son roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine :
Fût-il la valeur même et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence.

A don Alonse.

Mais, puisqu'il en abuse, allez, dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

SCENE V.

DON SANCHE, DON FERNAND, DON ARIAS ;
SUITE et GARDES, dans le fond.

On approche un fauteuil à don Fernand ; il s'assied.

DON SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle ;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort ; mais une ame si haute
N'est pas si tôt réduite à confesser sa faute.

DON FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous ; et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE.

J'obéis, et me tais ; mais, de grâce, encor, sire,
Deux mots en sa défense.

DON FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

DON SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions.Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait, s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera, sire ; et, vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

DON FERNAND.

Vous perdez le respect ; mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un roi, dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi ;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi :
Et, quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche : il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême :
N'en parlons plus. On dit qu'on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.
Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer, depuis dix ans, le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et, d'un ordre plus prompt,
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS.

Ils savent, aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

DON FERNAND.

Et rien à négliger :

Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville.
Faites doubler la garde aux murs et sur le port ;
C'est assez pour ce soir.

SCENE VI.

DON SANCHE, DON ALONSE, DON FERNAND,
DON ARIAS ; SUITE et GARDES dans le fond.

DON ALONSE.

Sire, le comte est mort ;
Don Diégue par son fils a vengé son offense.

DON FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront j'ai prévu la vengeance ;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;

Elle vient, tout en pleurs, vous demander justice.

DON FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste, pourtant, que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon état rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

SCENE VII.

DON SANCHE, CHIMÈNE, DON FERNAND, DON
DIÈGUE, DON ARIAS, DON ALONSE; SUITE
et GARDES dans le fond.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice.

DON DIÈGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

DON DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence;
Il a de votre sceptre abattu le soutien;
Il a tué mon père.

DON DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

DON FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir;
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

A don Diègue.

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous;
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur.
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND.

Prends courage, Chimène, et sache qu'aujourd'hui

Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,
Son flanc était ouvert, et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur, en cet état réduite,
Me parlait par sa plaie et hâtait ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'état
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND.

Don Diègue, répondez.

DON DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie,
Lorsqu'en perdant la force, on perd aussi la vie;
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux
Au bout de leur carrière un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte, en votre cour, l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment;
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête:
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras:
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;



Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND.

L'affaire est d'importance; et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison;
Don Diégue aura ma cour et sa foi pour prison.

A don Arias. A Chimène et à don Diégue.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

DON FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

ELVIRE, DON RODRIGUE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? Où viens-tu, misérable?

DON RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil,
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

DON RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;

Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

DON RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène;
Je mérite la mort, de mériter sa haine;
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,
A ses premiers transports dérober ta présence;
Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

DON RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet, à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plus tôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point, que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis; de grâce, ôte-moi de souci;
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?

Elle va revenir, elle vient, je la voi;
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes;
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir ni de vous consoler:
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse!

DON SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes;
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes,
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède; et, s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend;
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

Dans le cours de cette scène, le jour baisse peu à peu. Il fait tout-à-fait nuit à la scène suivante.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte,

De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire, et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste !

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

Ah ! que mal à propos,
Dans un malheur si grand, tu parles de repos !
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?
Et que dois-je espérer, qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore :
Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père ;
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant ;
Mais en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame ;
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige ;
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMÈNE.

Ah ! cruelle pensée,
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir ;
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique,
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras,
Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas !
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Dans un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;
Contre un amant si cher vous avez assez fait ;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et, de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne peut vous déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

~~~~~

#### SCENE IV.

DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON RODRIGUE.

Hé bien ! sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous ? et qu'est-ce que j'en vois ?  
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

DON RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

DON RODRIGUE.

Écoutez-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

DON RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE.

Quatre mots seulement,  
Après ne me répons qu'avec cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée ?

DON RODRIGUE.

Ma Chimène !

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,  
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,  
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,  
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté qui tout en un jour tue  
Le père par le fer, la fille par la vue !  
Ote-moi cet objet que je ne puis souffrir ;  
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

Elvire s'éloigne un peu.

DON RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie ;  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte

Déshonorait mon père, et me couvrait de honte :  
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur,  
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur ;  
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père,  
Je le ferais encor si j'avais à le faire.

Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi  
Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi ;  
Juge de son pouvoir. Dans une telle offense,  
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance.  
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt ;  
Je me suis accusé de trop de violence ;  
Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,  
A moins que d'opposer à tes plus forts appas  
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;  
Que, malgré cette part que j'avais en ton ame,  
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme ;  
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,  
C'était me rendre indigne et diffamer ton choix.  
Je te le dis encore ; et, quoique j'en soupire,  
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,  
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter  
Pour effacer ma honte et pour te mériter.

Mais, quitte envers l'honneur et quitte envers mon  
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire ; [père,  
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.  
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.  
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime,  
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime ;  
Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah ! Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,  
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;  
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :  
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.  
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;  
Elle a vengé ton père, et soutenu ta gloire ;  
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,  
Ma gloire à soutenir et mon père à venger.  
Hélas ! ton intérêt ici me désespère ;

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,  
Mon ame aurait trouvé dans le bien de te voir  
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir ;  
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,  
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.  
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;  
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû.

\* Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,  
\* Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
\* Car enfin n'attends pas de mon affection  
\* De lâches sentimens pour ta punition :  
\* De quoi qu'en ta faveur mon ame m'entretienne,  
\* Ma générosité doit répondre à la tienne ;  
\* Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi,  
\* Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

DON RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,  
Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;  
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,

Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.  
Attendre après mon crime une lente justice,  
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice ;  
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.  
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?  
Je la dois attaquer, mais tu la dois défendre ;  
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,  
Et je dois te poursuivre et non pas te punir.

DON RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,  
Ta générosité doit répondre à la mienne ;  
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,  
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.  
Ma main seule du mien a su venger l'offense,  
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel ! à quel propos sur ce point t'obstiner ?  
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !  
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage  
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir  
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! Hélas ! quoi que je fasse,  
Ne pourrai-je, à la fin, obtenir cette grâce ?  
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,  
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié ;  
Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

DON RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits ?  
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,  
Que ne publieront point l'envie et l'imposture !  
Force-les au silence ; et, sans plus discourir,  
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;  
Et je veux que la voix de la plus noire envie  
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,  
Sachant que je t'adore, et que je te poursuis.  
Va-t'en ; ne montre plus à ma douleur extrême  
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime ;  
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ :  
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.  
La seule occasion qu'aura la médisance,  
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence ;  
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÈNE.

Va-t'en.

DON RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?



CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,  
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;  
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

DON RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru !

DON RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit !

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et si tôt se perdit !

DON RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,  
Un orage si prompt brisât notre espérance !

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

DON RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en encore un coup ; je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi  
De ne respirer pas un moment après toi.

Adieu. Sors, et, surtout garde bien qu'on te voie.

## SCÈNE V.

CHIMÈNE, ELVIRE.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupiner ;  
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

## SCÈNE VI.

DON DIÈGUE, *seul*.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse ;  
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;  
Toujours quelques soucis en ces événements  
Troublent la pureté de nos contentemens.  
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte ;  
Je nage dans la joie et je tremble de crainte.  
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé,  
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.  
En vain je m'y travaille ; et, d'un soin inutile,  
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :  
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,

Je pensé l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre,  
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,  
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
Je ne découvre point des marques de sa fuite ;  
Je crains du comte mort les amis et la suite,  
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.

## SCÈNE VII.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence,  
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?  
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,  
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.  
Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie.

DON RODRIGUE.

Hélas !

DON DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;  
Laisse-moi prendre haleine, afin de te louer.  
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,  
Tu l'as bien imitée ; et ton illustre audace  
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.  
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;  
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée,  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;  
Viens baiser cette joue, et reconnais la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

DON RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû ; les cieux me sont témoins  
Qu'étant sorti de vous, je ne pouvais pas moins ;  
Je m'en tiens trop heureux, et mon ame est ravie  
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie ;  
Mais, parmi vos plaisirs, ne soyez point jaloux  
Si j'ose satisfaire à moi-même après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;  
Assez et trop long-temps votre discours le flatte :  
Je ne me repens point de vous avoir servi ;  
Mais rendez-moi le bien que ce coup ma ravi.  
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,  
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;  
Je ne vous dois plus rien, pour vous j'ai tout perdu ;  
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

DON DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.  
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;  
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
D'autant plus maintenant je te dois de retour.  
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses ;  
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !  
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

DON RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

DON DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,  
Et vous m'osez pousser à la honte du change!  
L'infamie est pareille, et suit également  
Le guerrier sans courage et le perfide amant.  
A ma fidélité ne faites point d'injure,  
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;  
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;  
Ma foi m'engage encor, si je n'espère plus:  
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,  
Le trépas, que je cherche, est ma plus douce peine.

DON DIÉGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,  
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.  
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,  
Croît surprendre la ville, et piller la contrée.  
Les Mores vont descendre, et le flux et la nuit  
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.  
La cour est en désordre et le peuple en alarmes;  
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
Dans ce malheur public, mon bonheur a permis

Que j'aie trouvé chez moi cinq cents de mes amis,  
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,  
Se venaient tous offrir à venger ma querelle.  
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains  
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.  
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande:  
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.  
De nos vieux ennemis va soutenir l'abord,  
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;  
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte,  
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.  
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front;  
Ne borne pas ta gloire à venger un affront;  
Porte-la plus avant; force, par ta vaillance,  
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence:  
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,  
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.  
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles,  
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles:  
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi  
Que ce qu'il perd au comte, il le recouvre en toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

Il fait jour.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,  
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,  
De ce jeune héros les glorieux exploits.  
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte;  
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus  
[ prompte.

Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière et deux rois prisonniers.  
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;  
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges;  
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,  
Son ange tutélaire et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;  
Mais don Diégue ravi lui présente enchaînés,  
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,  
Et demande pour grâce à ce généreux prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur! Reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie.  
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie?  
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!  
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!  
Silence, mon amour, laisse agir ma colère:  
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père.  
Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,  
Sont les premiers effets qu'aient produits sa valeur;  
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,  
Ici tous les objets me parlent de son crime.  
Vous qui rendez la force à mes ressentiments,  
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,  
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,  
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;  
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,  
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

ELVIRE.

Madame, c'est assez d'éteindre cette flamme ;  
Rodrigue est trop puni, s'il n'est plus dans votre ame.

CHIMÈNE.

S'il n'est plus dans mon ame ! Ah ciel ! tu peux penser  
Que jamais...

ELVIRE.

Il vient.

CHIMÈNE.

Dieu ! Fuyons sans balancer.

## SCENE II.

DON SANCHE, DON FERNAND, DON DIÈGUE,  
DON RODRIGUE, DON ARIAS; SUITE *et*  
GARDES *dans le fond.*

DON FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille  
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille ;  
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,  
Que l'essai de la tienne a si tôt égalés ;  
Pour te récompenser ma force est trop petite,  
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
Le pays délivré d'un si rude ennemi ;  
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi ;  
Et les Mores défaits, avant qu'en ces alarmes  
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,  
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi  
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.  
Mais deux rois, tes captifs, seront ta récompense ;  
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence ;  
Puisque cid en leur langue est autant que seigneur,  
Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.  
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède,  
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ;  
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois,  
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte ;  
D'un si faible service elle fait trop de compte,  
Et me force à rougir devant un si grand roi,  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
Je sais trop que je dois au bien de votre empire  
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire ;  
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,  
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

DON FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;  
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire  
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

On approche un fauteuil à don Fernand ; il s'assied.

DON RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,  
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,  
Une troupe d'amis, chez mon père assemblée,  
Sollicita mon ame encor toute troublée...  
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osai l'employer sans votre autorité ;  
Le péril approchait, leur brigade était prête ;

Me montrant à la cour, je hasardais ma tête,  
Et s'il la fallait perdre, il m'était bien plus doux  
De sortir de la vie en combattant pour vous.

DON FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;  
Et l'état défendu me parle en ta défense.  
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,  
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
Mais poursuis.

DON RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port ;  
Tant à nous voir marcher, avec un tel visage,  
Les plus épouvantés reprenaient de courage.  
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;  
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,  
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,  
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la garde en fait de même,  
Et se tenant cachée aide à mon stratagème ;  
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
L'ordre qu'on me voit suivre, et que je donne à tous.  
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
Enfin, avec le flux, nous fait voir trente voiles ;  
L'onde s'enfle dessous, et, d'un commun effort,  
Les Mores et la mer montent jusques au port ;  
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;  
Point de soldats au port, point aux murs de la ville ;  
Notre profond silence abusant leurs esprits,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;  
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors, et tous en même temps  
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.  
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;  
Ils paraissent armés, les Mores se confondent,  
L'épouvante les prend à demi descendus,  
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.  
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.  
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;  
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,  
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.  
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,  
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient ;  
La honte de mourir sans avoir combattu  
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.  
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;  
Des plus braves soldats les trames sont coupées ;  
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,  
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.  
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres !  
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,  
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !  
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,  
Faire avancer les uns et soutenir les autres ;  
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour ;  
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.  
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;

Le More voit sa perte et perd soudain courage;  
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir,  
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,  
 Poussant jusques aux cieus des cris épouvantables;  
 Font retraite en tumulte, et sans considérer  
 Si leurs rois avec-eux peuvent se retirer :  
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte !  
 Le flux les apporta, le reflux les remporte;  
 Cependant que leurs rois engagés parmi nous,  
 Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,  
 Disputent vaillamment et vendent cher leur vie;  
 A se rendre moi-même en vain je les convie,  
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas.  
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
 Et que, seuls désormais, en vain ils se défendent,  
 Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.  
 Je vous les envoyai tous deux en même temps;  
 Et le combat cessa faute de combattans.  
 C'est de cette façon que pour votre service...

## SCENE III.

DON SANCHE, DON ALONSE, DON FERNAND,  
 DON DIÈGUE, DON RODRIGUE, DON ARIAS;  
 SUITE et GARDES dans le fond.

DON ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

DON FERNAND.

La fâcheuse nouvelle et l'importun devoir !

A don Rodrigue.

Va, je ne la veux pas obliger à te voir;  
 Pour tout remerciement il faut que je te chasse;  
 Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

Don Rodrigue sort.

## SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

DON FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.  
 Montrez un œil plus triste.

## SCENE V.

DON ALONSE, DON ARIAS, DON SANCHE,  
 ELVIRE, CHIMÈNE, DON FERNAND, DON  
 DIÈGUE; SUITE et GARDES dans le fond.

DON FERNAND.

Enfin, soyez contente,

Chimène, le succès répond à votre attente;  
 Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,  
 Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;  
 Rendez grâce au ciel qui vous en a vengée.  
 Voyez comme déjà sa couleur est changée.

Bas à don Diègue.

DON DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait  
 Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.  
 Sa douleur a trahi les secrets de son ame,  
 Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

DON FERNAND.

Non, non, il voit le jour,  
 Et te conserve encore un immuable amour;  
 Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse;  
 Un excès de plaisirs nous rend tout languissans;  
 Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

DON FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,  
 Chimène; ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Hé bien ! sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
 Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur;  
 Un juste déplaisir à ce point m'a réduite,  
 Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite.  
 S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,  
 Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis.  
 Une si belle fin m'est trop injurieuse;  
 Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,  
 Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,  
 Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.  
 Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie,  
 Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie :  
 Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,  
 C'est s'immortaliser par une belle mort.

\* J'aime donc sa victoire et je le puis sans crime,  
 \* Elle assure l'état et me rend ma victime;  
 \* Mais noble, mais fameux entre tous les guerriers,  
 \* Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;  
 \* Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,  
 \* Digne d'être immolée aux mânes de mon père.  
 \* Hélas ! à quel espoir me laissé-je emporter !  
 \* Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.  
 \* Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise ?  
 \* Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;  
 \* Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis,  
 \* Il triomphe de moi comme des ennemis;  
 \* Dans leur sang répandu la justice étouffée  
 \* Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée.  
 \* Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois  
 \* Nous fait suivre son char au milieu des deux rois.

DON FERNAND.

Chimène, ces transports ont trop de violence;  
 Quand on rend la justice, on met tout en balance.  
 On a tué ton père, il était l'agresseur,  
 Et la même équité m'ordonne la douceur.  
 Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,  
 Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître;  
 Et ta flamme en secret rend grâce à ton roi,  
 Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colère !  
 L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !  
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas,  
 Qu'on pense m'obliger en ne m'écoutant pas !



Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;  
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,  
Et c'est aussi par là que je dois me venger.  
A tous vos cavaliers je demande sa tête;  
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;  
Qu'ils le combattent, sire, et, le combat fini,  
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.  
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

DON FERNAND.

Cette vieille coutume, en ces lieux établie,  
Sous couleur de punir un injuste attentat,  
Des meilleurs combattans affaiblit un état.  
Souvent de cet abus le succès déplorable  
Opprime l'innocent et soutient le coupable.  
J'en dispense Rodrigue; il m'est trop précieux  
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;  
Et, quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,  
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

DON DIÉGUE.

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois  
Qu'a vu toute l'Espagne observer tant de fois!  
Que croira votre peuple et que dira l'envie,  
Si, sous votre défense, il ménage sa vie.  
Et s'en fait un mérite à ne paraître pas  
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?  
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire:  
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire;  
Le comte eut de l'audace, il a su l'en punir;  
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

DON FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse.  
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place:  
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis  
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis.  
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice,  
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.  
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien:  
Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIÉGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne;  
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.  
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,

Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?  
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?  
Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

DON SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant,  
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

A Chimène.

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse;  
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

DON FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

DON FERNAND.

Soyez prêt à demain.

DON DIÉGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage;  
On est toujours tout prêt quand on a du courage.

DON FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant?

DON DIÉGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

DON FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.  
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets  
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

A don Arias, en se levant.

Vous seul des combattans jugerez la vaillance;  
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,  
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.  
Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine;  
Je le veux de ma main présenter à Chimène;  
Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi! sire, m'imposer une si dure loi!

DON FERNAND.

Tu t'en plains; mais ton cœur, loin d'avouer ta plainte,  
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,  
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, DON RODRIGUE.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue, en plein jour! D'où te vient cette  
[audace?

Va, tu me perds d'honneur; retire toi, de grâce.

DON RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,

Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.  
Cet immuable amour, qui sous vos lois m'engage,  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir!

DON RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens

Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,

Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?  
 Qui t'a rendu si faible, ou qui le rend si fort ?  
 Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort !  
 Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon père  
 Va combattre don Sanche, et déjà désespère !  
 Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

DON RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;  
 Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,  
 Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.  
 J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras  
 Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;  
 Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,  
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.  
 Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,  
 A me défendre mal, je les aurais trahis.  
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,  
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;  
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre,  
 Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.  
 On ne me verra point en repousser les coups,  
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;  
 Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,  
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,  
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert,  
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,  
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,  
 Prescrit à ton amour une si forte loi,  
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,  
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire  
 Qu'ainsi que de ta vie, il y va de ta gloire,  
 Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.  
 Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,  
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,  
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,  
 A l'espoir le plus doux de ma possession.  
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,  
 Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte !  
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?  
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu ?  
 Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?  
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?  
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,  
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?  
 Va, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre ;  
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

DON RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Mores défaits,  
 Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets ?  
 Non, non, en ce combat, quoi que vous vouliez croire,  
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire ;  
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur ;  
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.  
 On dira seulement : « Il adorait Chimène ;  
 » Il n'a pas voulu vivre, et mériter sa haine ;  
 » Il a cédé lui-même à la rigueur du sort  
 » Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort ;

» Elle voulait sa tête, et son cœur magnanime,  
 » S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.  
 » Pour venger son honneur, il perdit son amour ;  
 » Pour venger sa maîtresse, il a quitté le jour ;  
 » Préférant, quelque espoir qu'eût son ame asservie,  
 » Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,  
 Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,  
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,  
 Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.  
 Combats pour m'affranchir d'une condition  
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.  
 Te dirai-je encor plus ? Va, songe à ta défense  
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;  
 Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,  
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.  
 Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

Elle sort.

## SCENE II.

DON RODRIGUE, *seul*.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?  
 Paraissez, Navarrois, Mores et Castillans,  
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans,  
 Unissez-vous ensemble, et faites une armée  
 Pour combattre une main de la sorte animée ;  
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,  
 Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

Il sort.

## SCENE III.

ELVIRE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre, et que je suis à plaindre !  
 Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre.  
 Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;  
 Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;  
 A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,  
 Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;  
 Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,  
 Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :  
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;  
 Et, quoi que le destin puisse ordonner de vous,  
 Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi ! l'objet de ma haine, ou bien de ma colère,  
 L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !  
 De tous les deux côtés on me donne un mari,  
 Encore teint du sang que j'ai le plus chéri !  
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle ;  
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.

Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,  
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.  
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,  
 Termine ce combat sans aucun avantage,  
 Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.  
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,  
 S'il vous laisse obligée à demander justice,  
 A témoigner toujours ce haut ressentiment,  
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.  
 Non, non, il vaut bien mieux que sa rare vaillance  
 Lui couronnant le front, vous impose silence ;  
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,  
 Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?  
 Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande ;  
 Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,  
 Que celle du combat et le vouloir du roi.  
 Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,  
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;  
 Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,  
 Mon honneur lui fera mille autre ennemis.

ELVIRE.

Que prétend cet honneur, et qu'est-ce qu'il espère ?  
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?  
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?  
 Faut-il perte sur perte et douleur sur douleur ?  
 Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,  
 Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;  
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux  
 Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,  
 Ne les redouble point par ce funeste augure.  
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,  
 Sinon en ce combat, Rodrigue a tous mes vœux ;  
 Non qu'une folle ardeur de son côté me penche,  
 Mais s'il était vaincu, je serais à don Sanche ;  
 Cette appréhension fait naître mon souhait.

#### SCENE IV.

ELVIRE, CHIMÈNE, DON SANCHE.

CHIMÈNE.

Que vois-je ? Malheureuse ! Elvire, c'en est fait.

DON SANCHE.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée...

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée ?  
 Perfide ! oses-tu bien te montrer à mes yeux  
 Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?  
 Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ;  
 Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.  
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,  
 Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

DON SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,  
 Exécrable assassin d'un héros que j'adore !  
 Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant  
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.  
 N'espère rien de moi ; tu ne m'as point servie ;  
 En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE.

Étrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ?  
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
 Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance ?

#### SCENE V.

DON ALONSE, DON ARIAS, ELVIRE, CHIMÈNE, DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON SANCHE ; SUITE et GARDES dans le fond.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.  
 J'aimais, vous l'avez su ; mais, pour venger mon père,  
 J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.  
 Votre majesté, sire, elle-même a pu voir  
 Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.  
 Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,  
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !  
 Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,  
 De grâce, révoquez une si dure loi ;  
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,  
 Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,  
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment  
 Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

DON DIÈGUE.

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime  
 D'avouer par sa bouche un amour légitime.

DON FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort ;  
 Et don Sanche, vaincu, t'a fait un faux rapport.

DON SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue ;  
 Je venais du combat lui raconter l'issue.  
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé :  
 « Ne crains rien ( m'a-t-il dit quand il m'a désarmé ),  
 » Je laisserais plutôt la victoire incertaine,  
 » Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;  
 » Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,  
 » Va de notre combat l'entretenir pour moi ;  
 » De la part du vainqueur lui porter ton épée. »  
 Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée ;  
 Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour ;  
 Et soudain sa colère a trahi son amour  
 Avec tant de transport et tant d'impatience,  
 Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.  
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;  
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,  
 Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,  
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.



DON FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,  
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu;  
Une louable honte en vain t'en sollicite,  
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;  
Ton père est satisfait, et c'était le venger  
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.  
Tu vois comme le ciel autrement en dispose;  
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose;  
Et ne sois point rebelle à mon commandement  
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## SCENE VI.

DON ALONSE, DON ARIAS, ELVIRE, CHIMÈNE,  
DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON RODRIGUE,  
DON SANCHE; SUITE et GARDES dans le fond.

DON FERNAND.

Approche-toi, Rodrigue; et toi, reçois, ma fille,  
De la main de ton roi l'appui de la Castille.

DON RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous  
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

A Chimène, en mettant un genou à terre.

Je ne viens point ici demander ma conquête;  
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête;  
Madame, mon amour n'emploiera point pour moi  
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.  
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,  
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.  
Si mon crime par là se peut enfin laver,  
J'ose tout entreprendre et puis tout achever.  
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,  
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,  
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;  
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.  
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;  
Prenez une vengeance à tout autre impossible;  
Mais, du moins, que ma mort suffise à me punir;  
Ne me bannissez point de votre souvenir.  
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,  
Pour m'en récompenser, conservez ma mémoire;  
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort,

« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,  
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire;  
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,  
Et quand un roi commande, on lui doit obéir.  
Mais à quoi que déjà vous m'avez condamnée,  
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?  
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,  
Toute votre justice en est-elle d'accord?  
Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire,  
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,  
Et me livrer moi-même au reproche éternel  
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

DON FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime  
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.  
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui;  
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,  
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire,  
Pour lui donner si tôt le prix de sa victoire.  
Cet hymen différé ne rompt point une loi  
Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi:  
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.  
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes:  
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,  
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,  
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,  
Commander mon armée et ravager leur terre.  
A ce seul nom de Cid, ils trembleront d'effroi;  
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.  
Mais, parmi tes hauts faits, sois-lui toujours fidèle;  
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;  
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,  
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

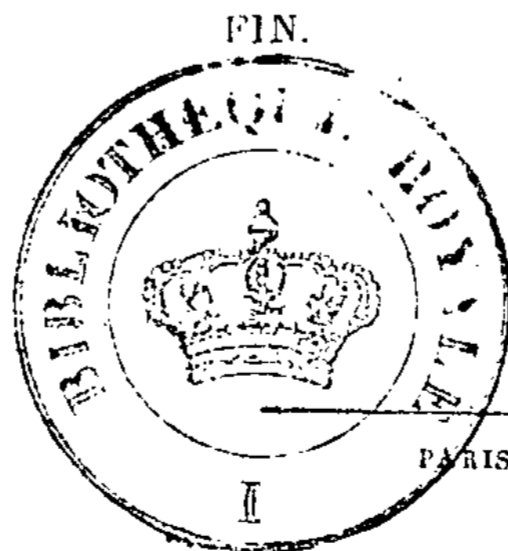
DON RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,  
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?  
Quoi que absent de ses yeux il me faille endurer,  
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

DON FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;  
Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,  
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,  
Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi.

Collationnée sur la brochure de la Comédie-Française, le 1<sup>er</sup> janvier 1839. — Durée, 2 heures 1/4.



PARIS. — IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ,  
rue Saint-Louis, 46, au Marais.





